

ICI MIEUX QUE LÀ-BAS

C'est quoi, un bon journaliste ?

Enfin, on parle des journalistes algériens à la télévision française ! On devrait exulter, c'est ça de pris. C'était l'autre jour, le 31 dernier, dans l'émission « Complément d'enquête », présentée par Benoît Duquesne et consacrée essentiellement à Albert Londres, ce reporter hors pair qui préférerait la gadoue des savanes aux lambris des palaces, et de qui l'on a encore beaucoup à apprendre, notamment ceci : « Une seule ligne, la ligne du chemin de fer ». Le chemin de fer ici, ce n'est pas le tortillard qui sinue à travers les canyons mais, évidemment, le plan du journal que le secrétaire de rédaction va remplir case après case, comme une grille de mots-croisés. Albert Londres voulait dire que la seule chose qui devrait guider un journal et ses journalistes, c'est la nécessité d'informer.

Mais informer n'est pas un acte abstrait, qui s'abstrait du contexte politique et, par conséquent, de la nécessité de s'engager. Albert Londres a inventé le journalisme qui change les choses. Ses reportages sur Cayenne, par exemple, ont fini par faire fermer le bagne, inhumain.

C'était donc un hommage d'avoir diffusé ce petit reportage sur les journalistes algériens dans la proximité de Londres. Mais qu'a-t-on donc vu dans ce reportage ? Eh bien, les réalisateurs ont jugé plus pertinent de rendre hommage que d'informer, le

passé récent au présent. C'est un choix, qu'il faut aussi prendre.

On ne parlera jamais assez de la « décennie rouge » (cette manie de colorer les décennies !), vécue par les journalistes comme, tout à la fois, une tragédie et un enfer. Près d'une centaine de morts entre journalistes et assimilés, des disparus, des blessés, des veuves, des orphelins, des traumatismes, la peur, la répression du pouvoir ajoutée à la terreur des islamistes : ce sont les éléments de cette tragédie.

C'est une bonne chose que ce reportage en parle, car on a tendance à oublier, à gommer de la mémoire tous ces amis, ces confrères, assassinés une deuxième fois par l'amnésie. Parler d'eux cependant ne doit pas faire l'économie de cette question, qui ne saurait se contenter d'une réponse émotionnelle : morts, oui, et assassinés. Mais pour quoi, bon sang ?... Pour que des gérants de martyrologues, des liquidateurs de glandes lacrymales y puisent les ressources pour tenir droit un fonds de commerce ?

Tout est allé trop vite, trop brutalement pour les journalistes, pris dans la tourmente d'un pays qui faisait sa mue dans le sang. La création de la presse indépendante en 1990 a accru considérablement les besoins en journalistes. Ces besoins grandissaient avec l'efflorescence de titres. La presse s'est alors renforcée de bataillons

de jeunes journalistes, parfois aux dents longues, même pas formés sur le tas, confrontés d'entrée de jeu non seulement à l'exercice d'une profession à risques mais qui plus est à l'exercice de cette profession dans le contexte d'une violence politique. Elle s'est renforcée aussi de bataillons de « convertis ». D'anciens fonctionnaires, d'anciens officiers de l'armée ou des services de sécurité, des enseignants, des cadres d'entreprises publiques, saisis sur le tard par la passion de l'écriture, de l'actualité, du pouvoir factice supposé au journalisme, de la défense d'un idéal, ou de tout cela à la fois, sont devenus journalistes.

Et, de plus, la presse, singulièrement la presse indépendante, s'est trouvée dans l'œil du cyclone, acteur et enjeu tout à la fois d'un conflit aux ensembles idéologiques antagoniques visibles mais aux protagonistes et aux intérêts nettement moins décelables. Le résultat est l'hécatombe que l'on sait. On croirait qu'une force machiavélique a précipité la presse dans le chaudron, l'a jetée dans l'arène, sans préparation, sans vergogne, sans pitié. Et après la bataille, on compte les morts, et on rentre chez soi. Il ne reste que les familles des victimes, leurs amis, qui se souviennent de ces femmes et de ces hommes dont les noms servent, pour certains, à parfaire les rimes

des romances.

Il y a les survivants. Ils sont là, dans une autre époque. Ils sont ailleurs, dans une autre époque aussi, parfois dans le passé, idéalisé, qui leur fait voir l'exil comme un déclassement. Il y avait quelque chose d'attendrissant et de douloureux à entendre, dans ce reportage, le commentateur décerner à notre ami Mohamed Zaoui la distinction d'être « parmi les meilleurs journalistes algériens » et d'entendre celui-ci dire combien, en pénétrant dans une salle de rédaction en France, il mesure à quel point la sienne de salle de rédaction lui manquait.

J'ai été ému d'entendre Nadia Djaout parler de son père. Elle l'a fait avec affection, admiration et dignité, sans trémolos. Sa réserve est une leçon.

Il y a aussi ceux dont on ne parle jamais. J'ai pensé, en regardant ce reportage, à Farrah Ziane et à Kaddour Bousselham mais aussi à beaucoup, beaucoup d'autres journalistes passés malheureusement par pertes et profits, enterrés sous un double oubli, celui de tous les journalistes assassinés car l'époque est à la concorde et un oubli plus injuste peut-être, celui qui est dû à leur manque de visibilité.

Mais ce qui m'a chiffonné devant ce reportage, c'est l'occlusion du présent par le passé. Pas un mot sur la situation de la presse aujourd'hui, sur la situation de



Par Arezki Metref
arezkimetref@yahoo.fr

cette presse qui était celle de tous les journalistes assassinés, aujourd'hui. On aurait aimé savoir où elle en est, quels sont les rapports à la politique, au pouvoir. On aurait aimé entendre qu'il y a encore des journalistes en prison, que les titres irrigués de leur sang par ces journalistes assassinés sont soit suspendus soit sous l'épée de Damoclès d'une suspension. On aurait aimé surtout entendre que, aujourd'hui comme hier, il n'est pas précis de parler de la presse comme entité indistincte. Il y a des titres qui composent cette presse. Et dans ces titres, il y a des hommes. Tout cela mérite une approche infiniment plus nuancée que le lyrisme et la nostalgie qui fabriquent, dans la fiction d'univers dominés par la représentation, l'héroïsme des légendes. Contentons-nous du réel. Il y a assez à faire avec.

A. M.

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

laalamh@yahoo.fr

NORMAL, NORMAL, NORMAL !

«Dorénavant, la bonne orthographe est la suivante :
Abdekka Présidents !»

Ne touchez pas au S, merci !

Faut vraiment jouer aux aveugles ou se forcer à porter des lunettes de soleil dans une cave non éclairée pour croire qu'il y a encore des résistances sur des textes importants. Lorsqu'on me dit que des discussions ont lieu en ce moment à l'UGTA sur la privatisation et sur la loi portant hydrocarbures, je n'ai même plus la force d'esquisser un sourire. Lorsqu'on tente de me convaincre qu'une nouvelle mouture circule dans laquelle la centrale a réussi à introduire de courageux amendements, je ne ris même plus. Je contemple le long, le vaste, l'immense cimetière à convictions qui nous entoure depuis quelques mois. Et plus je contemple les tombes et la terre fraîchement retournée, plus je me dis que tout va passer. Tout va y passer ! Si demain un projet de privatisation de l'UGTA était rendu public, la centrale le voterait à l'unanimité. Et tenez-vous bien, je n'en voudrais même pas à khouya Madjid et aux gens du syndicat. Comme je n'en voudrais pas non plus à des syndicats autonomes s'ils obéissaient à une directive qui les contraindrait à prendre une carte de militant du FLN pour pouvoir exercer. A voir l'amoncellement de nuages noirs de menace et chargés de mauvais pré-

sages, à voir ces forêts de mains qui ont repris l'habitude de se lever spontanément en signe d'assentiment appuyé, à voir les projets honnis et dénoncés hier, être joyeusement assumés et même revendiqués aujourd'hui, il est à craindre que les mots « débat », « discussion », « mounakacha », « tahlil » soient complètement bannis du lexique algérien. Et je ne parle même pas des termes « contradiction » « opposition » ou « rejet ». Je n'en veux pour triste preuve que cette sentence lamentable d'Ouyahia à propos du projet d'amnistie générale : « Cette amnistie n'a pas besoin de campagne, car tous les Algériens sont pour ! » H'mimed a décidé à la place des Algériens qu'ils n'ont point besoin de discuter ou de voter autre chose que oui à un projet d'amnistie générale. Ça renseigne sur le climat. Et ça confirme que nous allons entrer — que dis-je ? — que nous sommes déjà entrés dans une énorme centrifugeuse dont le moteur est réglé pour formater ceux qui en sortent sur le même modèle : taille unique, coupe de cheveux unique, démarche unique et pensée unique. Coïncidence délicieuse, je note dans l'actualité de ce dimanche que s'ouvre ce matin à l'hôtel El-Aurassi une journée d'étude sur la... normalisation. Ça ne s'invente pas ! Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.

